



Négar Djavadi, le 28 avril. PHOTO PHILIPPE MATSAS. OPALE. LEEMAGE

POURQUOI ÇA MARCHE

Femme de lettres persane «Désorientale», de Négar Djavadi



Par **JOHANNA LUYSEN**

Premier livre de la scénariste Négar Djavadi, *Désorientale* est un roman d'apprentissage à l'iranienne, l'histoire d'une femme aux deux amours (son pays et Paris), un plaidoyer pro-PMA pour les lesbiennes, une dramédie sur l'exil, un résumé honnête de ce que fut la vie politique, sociale et intellectuelle de l'Iran de ces cinquante dernières années. Tout cela à la fois? Oui. Ambitieux? Naturellement. Et cela plaît: le roman en est à sa quatrième réimpression, avec 45 000 exemplaires vendus.

1 Un bon titre augure-t-il d'un bon livre ?

Sans doute, même si l'inverse n'est pas vrai. «*Désorientale*», joli mot-valise, dit tout de ce que nous allons lire: une sorte de *Mille et Une Nuits* déginglées, avec comme conteuse une Shéhérazade qui écoute Joe Strummer et The Communards, une Orientale désorientée, une Iranienne en errance: parfait résumé du personnage de Kimiâ, héroïne et narratrice, qui nous prend la main dès la première page et nous emmène loin, aux origines de son histoire familiale, dans le harem de l'arrière-grand-père, par exemple, sur les rives de la mer Caspienne; mais aussi dans le département d'aide à la procréation de l'hôpital Cochin ou les bars lesbiens de Bruxelles. *Désorientale*, voilà qui illustre

parfaitement le grand écart que nous nous apprêtons à faire.

2 Pourquoi ouvrir les dialogues du vagin ?

Négar Djavadi raconte l'histoire d'un gynécologue très en vue dans le Téhéran des années 70, le docteur Farzin Mohadjer. Celui-ci familiarise sa patientèle avec un mot tabou, qui faisait peur aux pudiques Persanes, et qu'il prononce en français: *vagin*. Qui devient, avec ses variantes persanes, *vâjan*, *vâdjan* ou *vadjin*. Résultat: «*La bouche pleine de pâtisseries à la pistache et au safran, les femmes parlaient entre elles de leur vagin; d'abord en gloussant et en rosissant, puis avec naturel.*» Intrigué, l'un des oncles de Kimyâ demande à Darius, le père: «*Tu dois savoir, toi, ce que ça veut dire vâdjan ?*» Tout le roman parle de cela, les tabous qu'on brise, comme cette méconnaissance crasse de l'anatomie féminine; et puis il aborde crûment celui de l'homosexualité, qui effraie l'Iran au point qu'Ahmadinejad a pu déclarer en 2007 que ce «*phénomène*» n'existait pas. La narratrice nous raconte, simplement, avec lucidité, ce que c'est d'être lesbienne à Téhéran, et évoque le cas de son oncle Saddeq, à jamais confiné au placard. Elle écrit, désabusée, à propos de la condition homosexuelle dans son pays d'origine: «*Ce n'est pas une honte. C'est une impossibilité d'être. Une non-réalité.*»

3 Comment conjuguer la petite et la grande histoire ?

En suivant, entre autres, le funeste destin du fameux gynécologue Farzin Mohadjer, fusillé par le régime quelques semaines après la révolution islamique. En s'attachant aussi au personnage du père, le flamboyant et habité Darius Sadr, homme de plume aux yeux bleus perçants, qui enseigne à sa fille: «*Si tu n'as rien à dire, écris-le.*» Dans ce roman foisonnant, on retrouve avec plaisir l'Iran engagé, francophile et lettré des années 70, qui évoque avec tendresse les «*Gâlori Lâfâyed*» et qui lit *le Monde* en fumant des Gitanes. A Khomeiny qui parle dans un discours d'août 1979 de «*briser les stylos*», Darius, le père, répond hardiment que «*les stylos ne se brisent pas*». Un hommage à la littérature comme à la liberté. ◀



NÉGAR DJAVADI
DÉSORIENTALE
Liana Levi. 352 pp., 22 €.